

Trente-cinq minutes avec un certain Daniel Linehan



- Daniel Linehan. Crédit photo : Jason Somma

La nuit est très avancée. Ça se passe à Rennes, vendredi dernier, tard dans la nuit, au [festival Mettre en scène](#), au centre-ville, dans un studio du centre national chorégraphique. Nous sommes une vingtaine, assis en rond. Ça commence en retard. On s'impatiente. Au milieu du studio, un espace vide seulement « marqué » par quelques bandes étroites de papier blanc tendues à l'oblique entre plafond et plancher. Se place au centre un jeune homme, fluet, blond, cheveux mi-longs, T-shirt, jeans, baskets. Même s'il ressemble à un danseur-performeur-chorégraphe new-yorkais (si tant est qu'un danseur-performeur-chorégraphe new-yorkais doit ressembler à un danseur-performeur-chorégraphe new-yorkais), il pourrait faire mille autres choses que danseur-performeur-chorégraphe new-yorkais, par exemple postier, garçon de café, coursier, informaticien... On attend. Silence. Daniel Linehan démarre, tourne sur lui-même sans précipitation, en disant, « *this is not about everything* » qu'il répète répète répète, une voix venant d'ailleurs reprenant la même phrase, « *this danse is not about therapy, this danse is not desperation, this*

danse is not endurance... ». Linehan sort de sa poche une lettre qu'il a adressée à un ami ou une amie. Il lit cette lettre assez longue qui finit par love, Daniel, sans cesser de tourner. Il écrit aussi une lettre très brève qu'il adresse à une ONG. Il tend cette lettre à un spectateur. Et il tourne sur lui-même, sans changer d'axe, de plus en plus vite, sa vitesse est quelquefois vertigineuse, « *when I set out to make this piece...* ». Des mots qui reviennent inlassablement à ce qu'il est en train de faire sous nos yeux. Des mots politiques aussi. Des mots de tous les jours. Trente-cinq minutes durant, Linehan ne change pas de place, il va tourner, à des vitesses variables, sur un rythme à quatre temps. A la fin, il arrache les bandes étroites de papier blanc. Il achève en slip et T-shirt (c'est tout pour l'effeuillage). Il ne porte pas trace de la moindre fatigue.

Alors, on va me dire deux choses, que c'est chiant ou que c'est snob. Définitivement ni l'un ni l'autre. L'expliquer n'est pas facile. Pourquoi la simple répétition d'un rythme, d'une phrase, d'un mouvement, pourquoi les variations microscopiques survenant comme de petits accidents à l'intérieur de ce rythme, de cette phrase ou de ce mouvement, pourquoi cela nous saisit-il peu à peu, s'impose à nous, nous bouleverse, finit par tout dominer, au point qu'il pourrait n'y avoir rien d'autre au monde que ce présent-là ? Au vrai, je ne sais expliquer cela. Ni pourquoi il m'a semblé qu'en ces temps de congélation intellectuelle, sociale et politique, Daniel Linehan apportait de la vivacité, de l'audace, de la lucidité. Une intelligence du présent. Que demande-t-on d'autre à l'art sinon cette sorte d'intelligence et de pratique ? Sans doute les artistes américains d'avant-garde des années soixante n'envisageaient-ils pas les choses autrement. Nous sommes plusieurs à être sortis de là avec un frisson énorme à l'intérieur de la peau. Un peu plus libres et vivants que trente-cinq minutes avant.

Daniel Conrod